

La littérature moderne japonaise: deux temps

Minaé Mizumura

le 20 juin, 1999

Je ne suis pas une femme courageuse. Mais j'ai décidé de l'être une fois dans ma vie. Et voilà. Je donne ma causerie en français – dans mon français primitif. Je vais lire lentement, en essayant de prononcer chaque mot le plus clairement possible. C'est la première fois que je parle devant des gens en France. C'est la première fois que je parle devant des gens en français. Pour marquer ce qui représente pour moi une occasion bien spéciale, je voudrais commencer par me rappeler mon premier contact avec la langue française.

Quelle était la première expression française que j'ai connue? Ou plus précisément, quelle était la première expression française que j'ai jamais écrite?

C'était l'expression "Par Avion" que j'ai écrite sur une carte postale que j'ai envoyée à mon père qui faisait un voyage d'affaires aux Etats-Unis. J'étais encore enfant. Je vivais encore à Tokyo. "Pourquoi dois-je écrire en français?" – ai-je demandé. "Il y a un accord entre les pays qui exige que la langue officielle de la poste internationale soit le français." Quelqu'un m'a répondu. C'était peut-être ma mère. C'était peut-être l'employé du bureau de poste.

Dans ce temps-là, l'anglais était encore une langue bien étrangère pour moi. Le français l'était davantage. Dès lors, mon coeur frémissait d'exaltation chaque fois que j'écrivais cette expression "Par Avion" – mon premier français.

Quelques années plus tard, après avoir fini l'école primaire, j'ai déménagé avec ma famille aux Etats-Unis, mon père ayant été envoyé à New York par une société japonaise. Fière et lâche comme j'étais, je ne m'entendais bien ni avec l'Amérique ni avec l'anglais. Je continuais à écrire "Par Avion" sur les enveloppes que maintenant j'envoyais au Japon. Chaque fois que j'écrivais "Par Avion," c'était comme si je luttais contre l'anglais qui m'entourait et m'envahissait. Cela a duré longtemps – très longtemps. Même quand je suis finalement rentrée au Japon, je continuais toujours à écrire "Par Avion."

Mais un jour, cela s'est terminé – soudainement. Je n'écrivais plus "Par

Avion.” J’écrivais “Air Mail.” La transition s’était effectuée sans que je m’en sois aperçue moi-même. C’était vers la fin des années 80. Et depuis, j’ai cessé d’écrire "Par Avion." Comme ça. Peut-être la langue française continue-t-elle toujours d’être la langue officielle de la poste internationale. Mais ce petit détail ne me semblait plus que des finesses superflues. Inutile de résister à l’anglais.

Cette transition chez moi de "Par Avion" à "Air Mail" correspond, bien entendu, à une transition qui a eu lieu dans le monde réel. Et si j’ose dire, elle représente la transition la plus radicale pour les écrivains d’aujourd’hui, quelle que soit la langue dans laquelle ils écrivent, française, japonaise, ou anglaise. Afin de mieux vous expliquer ce que je voudrais dire, je vais d’abord remonter dans le temps.

Depuis que le Japon a ouvert sa porte au monde occidental en 1868, d’innombrables changements se sont passés. Celui qui me semble le plus significatif pour nous aujourd’hui, c’est le changement dans la notion même du temps – de la temporalité – à l’intérieur de la conscience japonaise. Ce changement particulier est directement lié non seulement à la littérature, mais aussi au sujet de ce colloque.

Avant, les Européens, étranges et incompréhensibles, n’étaient presque que des bêtes curieuses aux yeux des Japonais. Soudainement, à partir de la restauration impériale de Meiji en 1868, et côte à côte avec les sciences européennes, les romans européens se sont introduits au Japon, réclamant le titre de modèle universel de la littérature. Les Japonais, avec leur diligence caractéristique, ont commencé ainsi à lire les grandes oeuvres européennes, soit dans l’original, soit dans la traduction. Et telle est la force de la littérature que, petit à petit, ils ont commencé à vivre les vies des Européens comme si elles étaient les leurs. Ils ont commencé à vivre l’ambition de Julien Sorel, le bonheur de Jane Eyre, les souffrances de Werther et le désespoir d’Anna Karenina comme si ils étaient les leurs. Et c’est ainsi que les Japonais sont nés à une nouvelle temporalité – une temporalité linéaire, historique, et mondiale. Ils sont nés, en un mot, à une temporalité qui était synchronique avec le temps qui s’écoulait en Europe. Et c’était en participant à cette temporalité, synchronique avec le temps européen, que les Japonais sont arrivés à faire partie de ce que les Européens appellent l’Humanité.

Bravo à mes ancêtres!

Mais l’Humanité, comme vous le savez, n’est jamais simple. En effet, en commençant à vivre le temps qui s’écoulait en Europe, les Japonais ont commencé en même temps à vivre deux temporalités – deux temps: l’un, celui avec un "T" majuscule, le temps qui s’écoulait dans le monde

occidental; l'autre, celui avec un "t" minuscule, le temps qui s'écoulait au Japon. Ce dernier, se voyant par rapport au premier, n'avait plus d'existence indépendante du premier, mais il représentait quand même une temporalité autre. Et si, moi, qui suis Japonaise, vois quelque chose d'un peu "triste" dans cette nouvelle situation historique, ce n'est pas parce que les Japonais étaient obligés de vivre les deux temporalités. C'est parce que, en commençant à vivre ces deux temporalités, les Japonais ont été initiés à l'asymétrie fondamentale du monde moderne – l'asymétrie entre l'universel et le particulier.

Tandis que les Japonais vivaient le Temps occidental, puisque ce Temps occidental représentait le Temps universel, les Occidentaux, de leur côté, ne vivaient pas le temps japonais. Ce temps-ci n'était qu'un temps particulier. En effet, tandis que toutes les populations cultivées du monde vivaient le Temps occidental, seulement les Japonais vivaient le temps japonais (à l'exception, bien entendu, de ses colonisés qui vivaient des temps encore plus compliqués). Sommairement, vivre une telle asymétrie était la conséquence de l'entrée du Japon dans l'Hunamité.

Prenons l'exemple de ma mère.

Tout le monde a une jeunesse et même ma mère, qui est aujourd'hui une vieille femme, a été une jeune fille avant la Deuxième Guerre mondiale. Comme beaucoup d'autres filles modernes de cette époque au Japon, elle aimait passionnément les choses occidentales: la musique, la mode, la cuisine, n'importe quoi. Et ceci parce qu'elle aimait lire des romans européens, traduits, et voir des films européens et américains. Gérard Philippe et Gary Cooper étaient ses princes charmants. Elle s'était sans doute identifiée mille fois avec les héroïnes sur l'écran et elle s'était sans doute dit, un peu vaniteuse qu'elle était – elle l'est toujours, d'ailleurs – : "Je suis presque aussi belle, aussi élégante, aussi passionnée. Je vais tomber follement amoureuse comme elles. "

Mais comme sa vie réelle était différente! Elle vivait dans une petite maison, faite de bois et de papier. Elle se couchait sur un futon, une sorte de matelas, et non pas sur un lit comme elle aurait voulu. Et ce qui était pire, il y avait sa mère – ma grand-mère – la source de sa honte, de son énervement, et de ses confusions. Cette mère, qui autrefois avait été une geisha, savait pincer du shamisen, la guitare japonaise; elle savait aussi dansait la danse japonaise. Mais, hélas, elle ne savait même pas faire des omelettes. Et, bien entendu, elle n'a jamais lu un seul roman européen. Ignorante qu'elle était, elle ne lisait pas beaucoup. Lorsque ma mère la priait de l'accompagner voir des films occidentaux, parce que son école interdisait aux étudiantes d'aller toutes seules au cinéma, cette mère, qui ne comprenait rien à rien, ne manquait jamais de s'endormir dès le début du

film. Elle ronflait même. Ma mère en avait les larmes aux yeux. Mais ma mère n'avait que cette vie à elle. Ces romans et ces films, qui lui donnaient tant de joie, lui donnaient aussi tant de peine. Quelle vie!

Bien entendu, vous allez me dire qu'il y a toujours un abîme qui sépare le monde fictif du monde dans lequel on vit -- un abîme qui sépare le monde médiatisé du monde immédiat. Vous avez raison. Je vais jusqu'à constater moi-même que cet abîme qu'éprouvait ma mère n'était pas nécessairement plus profond que celui qu'aurait éprouvé une jeune fille européenne qui aimait lire. Mais il y avait une différence. Pour quelqu'un comme ma mère, cet abîme entre les romans européens qu'elle lisait et la vie qu'elle vivait au Japon était symbolique de quelque chose de plus. Quoique, très probablement, ma mère n'en fût pas consciente elle-même, cet abîme représentait en même temps un abîme qui est structuré par l'asymétrie dont je viens de parler – l'asymétrie entre ceux qui vivaient dans le monde universel et ceux qui vivaient dans le monde particulier.

Pour mieux m'expliquer, j'invente ici un personnage que j'appellerai Françoise. Françoise est une jeune fille qui habite à Paris avant la Deuxième Guerre mondiale. Elle aime lire des romans et elle a des aspirations artistiques, mais elle habite dans un tout petit appartement avec sa pauvre mère – une femme aussi ignorante que ma grand-mère.

Un jour, Françoise écrit un roman autobiographique. Elle raconte l'histoire de sa vie déchirée entre le monde fictif et le monde réel. Ce roman est bien reçu en France. Quelques centaines de Japonais lisent ce roman en français. L'un décide de le traduire. Alors ma mère lit ce roman en traduction. Elle s'identifie à l'héroïne et elle se dit: "Que cette fille est comme moi!" La vie de cette Française lui appartient comme si elle était sa propre vie. Inspirée, et ayant elle aussi des aspirations artistiques, ma mère écrit son roman autobiographique à elle. Ce roman est bien reçu au Japon. Mais il n'est pas traduit en français, ni en aucune autre langue européenne. Il n'y a pas assez d'Européens qui lisent le japonais pour qu'un tel roman soit traduit. La vie de ma mère n'appartient qu'aux lecteurs japonais. Pour tous les autres lecteurs du monde, c'est comme si son roman n'existait pas. C'est comme si sa vie elle-même n'existait pas.

Voilà.

Voilà la différence fondamentale qui est structurée par l'asymétrie entre l'universel et le particulier. D'un côté, celui qui vivait le Temps universel pouvait se faire entendre dans le monde entier quand il parlait. De l'autre côté, celui qui vivait les deux temps pouvait entendre ceux qui parlaient dans le Temps universel mais ne pouvait pas se faire entendre lui-même. Il ne participait au Temps universel que comme un participant passif – et ceci, malgré lui.

En dernière analyse, cette asymétrie est réductible, comme vous voyez, à une asymétrie linguistique. La langue européenne, étant la dominante, était inévitablement la langue commune entre les Français et les Japonais. Et cette asymétrie linguistique est, à son tour, réductible à une asymétrie purement mathématique. Il y avait si peu de Français qui comprenaient le japonais. Par contre, il y avait des milliers de Japonais qui comprenaient le français. La présence de ces Japonais bilingues, qui étaient à la fois lecteurs et traducteurs, était la condition matérielle de l'asymétrie entre l'universel et le particulier.

Cependant, il faut noter une chose cruciale. Je parle comme si le Temps européen représentait un temps singulier et indivisible, mais l'Europe, comme vous le savez, n'était ni singulière ni indivisible. Au contraire, quoique unie par sa religion, son histoire et par ses racines linguistiques, l'Europe en tant que culture se définissait par sa pluralité même. Et cette pluralité se reflétait naturellement au Japon. Si, parmi les écrivains japonais, ceux qui lisaient couramment le français étaient les plus nombreux, il y avait aussi ceux qui lisaient couramment l'anglais, l'allemand, ou le russe. Et c'était cette pluralité de l'Europe qui donnait aux Japonais l'idée d'une langue nationale, inextricablement liée à un Etat, au sang de son peuple, et à son histoire. Et, de plus, c'était cette notion d'une langue nationale qui donnait aux Japonais l'idée d'une littérature nationale. Quoique obligés de vivre les deux temporalités, obligés d'être muets dans le Temps universel, les écrivains japonais pouvaient au moins aspirer à la gloire de la littérature japonaise en tant que littérature nationale.

Bien entendu, tout cela a changé maintenant.

Vers 1930, le dollar a remplacé la livre sterling comme monnaie internationale. Les Etats-Unis sont devenus le pays le plus riche du monde. Ainsi la voie était tracée; et un demi-siècle plus tard, l'anglais était là, devant nous, comme langue internationale. Un Japonais maintenant parle à un Français en anglais. Il y a eu certainement d'autres langues internationales dans l'histoire de l'homme: le latin, le chinois, l'arabe – même le français. Mais aucune autre langue n'a jamais couvert le monde entier comme l'a fait l'anglais. Aucune autre langue n'est jamais devenue si complètement et absolument dominante. En effet, récemment, le nombre de ceux qui communiquent en anglais en tant que langue étrangère a excédé le nombre de ceux pour qui la langue anglaise est la langue maternelle. De plus, le langage a sa propre loi de propagation, indépendamment de la puissance économique ou politique. Quelque soit l'avenir économique ou politique des Etats-Unis, l'hégémonie linguistique de l'anglais ne peut que s'accroître dans les années à venir. Le nombre des bilingues, le nombre de

ces étrangers qui communiquent en anglais avec le monde extérieur, ne peut aussi que s'accroître dans les années à venir.

Et, les écrivains?

Les romanciers comme nous? Où est-ce qu'ils se situent dans ce tableau?

Or, vous savez qu'il existe un lien historique entre le roman et la langue maternelle. La naissance du roman comme genre littéraire avait pour condition la naissance de la langue vulgaire comme écriture, c'est-à-dire, la naissance de la langue maternelle comme écriture. Depuis, le roman a évolué avec cette écriture, à la fois exploitant et élargissant toutes les possibilités spécifiques à elle. Le lien entre le roman et la langue maternelle ne représente pas un lien nécessaire, mais il représente un lien très fort et très spécial – un lien même mystique chez certains écrivains, disons, mystifiés.

Inutile de dire, alors, que les écrivains dont la langue maternelle n'est pas l'anglais sont désavantagés, presque irrémédiablement, dans le monde d'aujourd'hui. Car regardez les deux: ceux qui écrivent en anglais et ceux qui écrivent dans une autre langue. Quel abîme les sépare! Quelle asymétrie!

Bien sûr, il se peut que les écrivains qui écrivent en anglais se lamentent de la façon dont l'anglais circule actuellement dans le monde. Ils diraient peut-être que cet anglais international – l'anglais académique, du journalisme, du commerce, de Hollywood, et de l'Internet – n'est qu'un anglais déraciné, appauvri et dégradé, et qu'il faut lutter constamment contre lui. Mais, comme vous le savez, lutter contre le langage qui circule automatiquement est toujours la tâche des écrivains et le sera toujours. Quelqu'un comme moi, qui écrit en japonais, ne peut guère se sentir désolé pour eux. Ceux qui se lamentent ne voudraient certainement pas échanger leur place contre la mienne.

Pensez seulement à tous ces lecteurs qui peuvent lire leurs oeuvres, soit dans l'original, soit dans la traduction. Il y a déjà un grand nombre de lecteurs anglophones. Mais il y a encore un plus grand nombre de lecteurs non-anglophones qui font vraiment circuler la langue anglaise dans le monde entier. Ceux-ci représentent une population cruciale en tant que lectorat car ils représentent la crème de la société, que ce soit en Asie, en Afrique, ou en Europe, étant inévitablement les plus cultivés de leurs pays. Il va de soi que le grand nombre de ces bilingues dans tous les coins de la terre a comme conséquence directe le grand nombre de traductions dans toutes sortes de langues d'oeuvres en anglais. La littérature écrite en anglais sera bientôt la Reine du monde.

Ecrire n'est pas un acte d'onanisme. Ecrire, c'est envoyer notre langage au-delà de notre monde immédiat, au-delà de ce qui nous entoure, ici et

maintenant. C'est envoyer notre langage dans le futur inconnu et dans l'espace inconnu pour que notre langage atteigne ceux que nous ne connaissons pas, mais qui sont nos véritables lecteurs, nos soeurs et frères spirituels. En effet, seule l'écriture surmonte si facilement et si parfaitement toutes les barrières terrestres: le temps, l'espace, le sexe, la race, l'âge, la culture, la classe, etc. Et déjà la littérature de langue anglaise surmonte le plus souvent et en plus grand nombre ces barrières terrestres. Jane Austen, mon écrivain anglais favori, serait frappée, même stupéfaite, femme modeste qu'elle était, si elle savait combien de soeurs spirituelles elle a dans le monde aujourd'hui.

Pour comble de tout ceci, l'anglais n'appartient plus à personne. Il appartient maintenant à tout le monde. C'est une langue qui, à partir d'un certain moment, a cessé d'être liée aux Etats particuliers, aux sangs de leurs peuples, à leurs histoires. Les colonisés d'autrefois, quand ils ont commencé à écrire en anglais, devaient être certainement conscients du fait que l'anglais était la langue des colonisateurs, la langue des autres. Ainsi que les Américains d'origine africaine ou asiatique. Néanmoins, plus il y avait de ces populations diverses qui écrivaient en anglais, plus l'anglais devenait une langue qui n'appartenait à personne, qui appartenait à tout le monde. La notion de langue nationale est ébranlée à la base, de même que la notion de littérature nationale.

Aujourd'hui, les écrivains qui écrivent en anglais ne sont plus les écrivains anglais, américains ou canadiens. Ils sont simplement et tautologiquement des écrivains qui écrivent en anglais. Et c'est ainsi qu'il y aurait de plus en plus de gens qui choisiraient d'écrire dans cette langue internationale si la situation leur permettait de la maîtriser suffisamment – si la situation leur permettait de l'adopter comme leur seconde langue maternelle, tout comme un enfant qui adopte sa mère.

Ce qui nous amène à ceci.

Je suis remplie de sympathie quand je pense aux écrivains français d'aujourd'hui. Ou, peut-être, faut-il que je sois plus honnête et avouer que je suis plutôt enchantée. Parce que je peux maintenant jouir de leur compagnie. Je leur dirais: "Bienvenue – bienvenue de mon côté de l'asymétrie.

Vous apparteniez jadis à l'autre côté, au côté dominant.

Non seulement vous apparteniez à ce côté privilégié, vous en étiez souvent le symbole même, avec la gloire de tout ce qui a été écrit dans votre langue. Mais, hélas, vous êtes maintenant dans le même camp que moi. Vous avez commencé vous aussi à vivre les deux temporalités: le Temps universel, construit par les discours anglais, et le temps particulier, construit par vos propres discours. Vous avez un accès direct comme tout le monde aux voix

de ceux qui parlent dans le Temps universel, mais, maintenant, vous ne pouvez pas vous faire entendre directement comme avant.

Et en plus, cette asymétrie linguistique a une conséquence plus étendue. Car elle va jusqu'à vous ôter votre gloire passée. C'était seulement hier que l'on mettait Racine sur le même pied que Shakespeare. Mais alors, et maintenant? Tout lycéen dans le monde entier sait qu'il y a un homme de littérature qui s'appelle Shakespeare. Quelques uns penseront même, quoique faussement, que ce Shakespeare était amoureux d'une certaine dame qui lui a inspiré Roméo et Juliette – grâce à Hollywood. L'un d'entre eux déciderait peut-être de lire Roméo et Juliette, et puis Macbeth, et puis Le Marchand de Venise, et ainsi de suite. Mais Racine. Qui est Racine? Seulement un petit nombre de lycéens saurait qui est Racine. J'ai peur que ce nombre se rapproche du nombre de ceux qui connaissent le nom de Murasaki Shikibu, l'auteur du Roman de Genji. Quelle chute pour vous!"

L'asymétrie entre le monde occidental et le monde non-occidental existe toujours. Bien sûr. Mais une autre asymétrie aussi fondamentale se superpose aujourd'hui: l'asymétrie entre le monde anglophone et le monde non-anglophone.

Permettez-moi de prendre la liberté d'employer le mot "nous" en parlant des écrivains français et de moi.

Que ferons-nous?

Que pourrions-nous faire?

La réponse, bien entendu, est "rien. Nous ne pouvons rien faire. Certes, tout ceci ne nous empêche pas d'écrire dans nos propres langues. Le désir – la nécessité psychique – d'écrire dans nos propres langues est là. Ainsi que le plaisir. Le désir et le plaisir sont déjà de bonnes raisons pour toutes sortes d'entreprises humaines. Mais, pourtant, je voudrais quand même savoir s'il n'y a pas quelque chose – s'il n'y a pas au moins une chose qui nous donnerait l'avantage sur les écrivains de langue anglaise. Et je dirais que si.

Dès que nous nous comparons à ceux qui écrivent en anglais, c'est comme si nous avions ouvert la boîte de Pandore. L'envie, le désespoir, l'apathie – tous les maux se répandent. Mais, comme l'espoir qui restait là, au fond de la boîte de Pandore, il nous reste une chose – notre seul avantage, qui est aussi notre seul espoir.

Car, ceux d'entre nous qui sommes conscients de cette asymétrie, sommes les seuls à être condamnés, perpétuellement, à réfléchir sur le langage – les seuls à être condamnés à savoir que la vérité n'est pas une, qu'il existe d'autres vérités que celle qui est conçue dans la langue anglaise et celle qui est construite par la langue anglaise. Certes, il y a des écrivains qui écrivent en anglais et qui réfléchissent aussi sur le langage – tout

comme nous. Mais, eux, ils ne sont pas condamnés comme nous.

Comment peuvent-ils savoir comme nous, par exemple, qu'il existe un processus d'auto-sélection sur ce qui se traduit en anglais? C'est-à-dire, comment peuvent-ils savoir que, parmi les textes écrits en d'autres langues, ceux qui se traduisent le plus souvent en anglais sont ceux qui se traduisent le plus facilement en anglais, thématiquement et linguistiquement? Comment peuvent-ils savoir qu'il y a ainsi un cercle herméneutique qui se perpétue et dans lequel la Vérité reste ce qui est compréhensible en anglais, y compris l'exotisme? Comment peuvent-ils savoir enfin que ce cercle herméneutique est renforcé, de plus, par une institution mondiale comme le prix Nobel de la littérature qui refoule nécessairement toute une problématique de la traduction?

Nous, seuls, sommes condamnés. Nous, seuls, sommes condamnés à savoir que le mot "maman" doit rester "maman" – et que s'il devenait "mom" ou "mother," le monde qu'a retrouvé Proust serait abîmé – et que, de la même manière, le mot qu'emploierait ma mère doit être "kaasan" si elle écrivait jamais son roman, ce mot qui ne peut même pas être remplacé par ses synonymes en japonais: "okaasan," "okaasama," "kaasama," "mama," "ofukuro," etc.

Heureusement, je ne suis pas ici aujourd'hui pour représenter les écrivains japonais contemporains. Je ne sais pas ce que les autres écrivains japonais, mes camarades, pensent de ce sujet. En fait, je ne sais même pas s'ils pensent quelque chose à ce sujet. Pourtant, ce que j'écris, moi, est hanté d'une manière ou l'autre par tout ceci.

Je suis en train d'écrire mon troisième roman, une histoire d'amour, qui, elle aussi, est au fond une histoire de l'obsession pour la langue maternelle. C'est une allégorie. Je voudrais bien vous parler de ce roman puisque c'est une histoire d'amour et tout le monde s'intéresse, j'espère, à une histoire d'amour. Mais il faut que je sois économe avec le temps qui me reste ici. Ainsi, je vais vous parler très brièvement de mon deuxième roman, publié en 1995. A la fois par son récit et par sa forme, ce roman pose de la manière la plus directe la question: que signifie écrire en japonais aujourd'hui?

Le roman s'intitule *Shishôsetsu from left to right*. "Shishôsetsu" est un terme qui désigne la littérature autobiographique à la japonaise. Mon roman est donc une espèce d'autobiographie. Il s'agit, en effet, d'une femme japonaise qui a quitté son pays natal lorsqu'elle était très jeune pour aller vivre aux Etats-Unis avec sa famille. Mais au lieu de s'adapter à l'Amérique, elle lui a tourné le dos, s'est enfermée dans sa chambre et a passé ses jours à lire des romans japonais. Après vingt ans de séjour,

pendant lesquels elle a continué absurdement à refuser les Etats-Unis tout en hésitant à rentrer au Japon, elle décide un jour, finalement, de retourner dans son pays pour devenir écrivain.

Depuis Proust, c'est-à-dire, depuis *A la Recherche du Temps Perdu*, il y a eu une inondation de romans qui racontent l'histoire de "Comment je suis devenu écrivain." Certes, *Shishôsetsu from left to right* est un des ces innombrables romans. Vous pouvez même déceler dans mon roman un ton complaisant et satisfait, caractéristique de telles histoires. Mais mon roman est aussi quelque chose d'autre car l'histoire dont il s'agit ici n'est pas seulement celle de "Comment je suis devenue un écrivain," mais aussi de "Comment je suis devenue un écrivain japonais." Et cette histoire est nécessairement liée à une autre histoire, assombrie par les regrets, qui se déroule parallèlement à l'autre: "Comment je ne suis pas devenue un écrivain de langue anglaise."

L'héroïne de *Shishôsetsu from left to right* est allée aux Etats-Unis à l'âge privilégié où elle aurait pu choisir entre les deux langues: le japonais et l'anglais. Pourquoi a-t-elle persévéré dans son japonais, c'est-à-dire, dans une langue non seulement bien locale mais aussi tout à fait singulière, n'appartenant même pas à une famille linguistique plus large? Pourquoi n'a-t-elle pas choisi l'anglais? Pourquoi ne s'est-elle pas appropriée cette langue comme l'avaient fait beaucoup d'autres qui venaient aux Etats-Unis à son âge – et qui sont justement en train d'écrire les histoires de "Comment je suis devenu un écrivain de langue anglaise"? Ou plus franchement, pourquoi s'est-elle trompée dans son choix? Pourquoi ne savait-elle même pas qu'elle avait le choix jusqu'à ce que le choix ait été définitivement perdu pendant qu'elle persévérerait dans son japonais?

Pourquoi et pourquoi et pourquoi?

Il est vrai que l'héroïne de *Shishôsetsu from left to right* se sentait aliénée dans la société américaine en tant que fille asiatique. Il est aussi vrai qu'elle était trop fière et trop lâche, essayant d'éviter les humiliations qui accompagnent nécessairement tout processus d'acquisition d'une nouvelle langue. Mais ces raisons sociologiques et psychiques ne peuvent pas éclaircir ce qui reste, en dernière analyse, un phénomène profondément littéraire. Car ce qui faisait persévérer l'héroïne dans sa résistance contre l'anglais n'était rien d'autre que l'acte de lire. Plus elle se plongeait dans l'écriture japonaise, plus elle tournait le dos à l'anglais. Et c'est à travers cet acte de lire qu'elle faisait face, perpétuellement et inévitablement, à la différence matérielle et irréductible des deux langues, qui la forçait à vivre dans deux monde, dans deux subjectivités.

D'où la forme singulière de ce roman. Comme son titre, qui est un mélange de japonais et d'anglais, l'indique déjà, *Shishôsetsu from left to*

right est un roman qui est un peu bilingue, avec des mots et des phrases en anglais. De plus, le roman se lit horizontalement, à la différence d'un roman écrit en japonais, c'est-à-dire verticalement – de là l'expression "from left to right". Ainsi, nous avons ici un roman japonais qui s'ouvre horizontalement sur une phrase anglaise: "Alas, twenty years since the Exodus!"

D'un côté, j'espérais, à travers cette forme bilingue, attester de l'asymétrie linguistique dans le monde actuel dont je viens de vous parler – une asymétrie, radicale, arbitraire, et toujours croissante. Un écrivain qui écrit un roman en anglais ne peut pas s'attendre à ce que ses lecteurs comprennent le japonais. Par contre, moi, qui écris en japonais, peux bien m'attendre à ce que mes lecteurs comprennent l'anglais – au moins, quelques mots d'anglais. En outre, il n'y pas d'autre langue qui puisse remplacer l'anglais ici. Enfois sont les jours où l'écriture chinoise régnait dans l'extrême Orient. En effet, il est possible de traduire Shishôsetsu from left to right en n'importe quelle autre langue, coréen, arabe, ou français, et de toujours reproduire sa forme bilingue en laissant intactes des phrases anglaises. La seule langue dans laquelle il serait impossible de traduire cette oeuvre serait l'anglais. Si nous laissons des phrases anglaises intactes, comment pourrions-nous reproduire la forme bilingue dans la traduction? Mais dans quelle langue pourrions-nous traduire ces phrases anglaises? Aucune autre langue ne fonctionne de la même manière que l'anglais. Donc, l'impossibilité de traduire cette oeuvre en anglais, et la singularité même de cette impossibilité, représentent le témoignage le plus clair de l'asymétrie linguistique, fondamentale, que nous avons dans le monde aujourd'hui.

Ceci dit, mettre en relief cette asymétrie n'était toutefois pas le seul objectif de la forme bilingue de mon roman. Inextricablement lié à cet objectif, il y avait un autre objectif qui m'était plus cher. En juxtaposant les deux langues, ce que je voulais mettre en relief par-dessus tout était la matérialité irréductible de la langue japonaise.

Quelle langue bizarre et amusante avec toutes ces écritures différentes – les caractères chinois, les hiragana et les katakana! Quelle langue à la fois rude et raffinée! Quelle langue fluide! A travers cette forme bilingue, j'espérais faire voir aux lecteurs, tangiblement, que la langue japonaise est différente de l'anglais, qu'elle est différente de toutes les autres langues occidentales, et qu'elle est différente de toutes les autres langues du monde. Ce n'est pas que je voulais plaider pour la singularité de la langue japonaise. J'ai essayé, à travers la langue japonaise, de plaider pour la matérialité irréductible de toute langue, la raison pour laquelle l'acte d'écrire même dans la langue la plus locale devient un acte qui vaut la peine

en soi.

Car imaginez un monde dans deux cents ans où non seulement les plus cultivés mais aussi les plus brillants, les plus profonds, et les plus subtils ne s'exprimeraient qu'en anglais – où toutes les autres langues deviendraient des langues dégénérées, dépourvues d'intelligence – des langues bêtes. Imaginez la tyrannie d'un Logos. Quel monde néfaste! Et imaginez la tristesse d'un tel monde. Un tel monde serait infiniment plus triste, je crois, que l'asymétrie que je suis condamnée à vivre en ce moment.

Enfin, vous savez que les écrivains sont des gens un peu mégalomanes. Il semble que je ne sois pas une exception. Et c'est ainsi que tout en écrivant dans une langue bien locale, je me vois comme quelqu'un qui travaille pour sauver l'Humanité – pour sauver l'Humanité de son destin triste et néfaste.